

L'histoire du livre

De la tentation d'une histoire globale à une réflexion sur les systèmes de communication

A história do livro: da tentação de uma história global à reflexão sobre os sistemas de comunicação

Henri-Jean Martin



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/cultura/2803>

DOI: 10.4000/cultura.2803

ISSN: 2183-2021

Publisher

Centro de História da Cultura

Printed version

Date of publication: 1 January 2005

Number of pages: 15-26

ISSN: 0870-4546

Electronic reference

Henri-Jean Martin, « L'histoire du livre », *Cultura* [Online], vol. 21 | 2005, Online since 21 May 2016, connection on 07 May 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cultura/2803> ; DOI : 10.4000/cultura.2803

This text was automatically generated on 7 May 2019.

© CHAM — Centro de Humanidades / Centre for the Humanities

L'histoire du livre

De la tentation d'une histoire globale à une réflexion sur les systèmes de communication

A história do livro: da tentação de uma história global à reflexão sobre os sistemas de comunicação

Henri-Jean Martin

Le livre a toujours été objet de passions. Dans tous les pays et de tout temps, il est apparu comme le porteur d'une culture qu'on rêve de posséder. Partout, les princes et les Grands ont voulu se l'approprier en constituant des collections somptueusement reliées et classées dans leurs bibliothèques aux livres somptueusement reliés au long de galeries, selon un ordre qui voulait constituer un programme symbolique. Imprimé, il a été le vecteur d'idéaux collectifs, de l'humanisme aux Lumières, mais plus encore, des nationalismes. Mais il a toujours été également objet d'art tenant de par sa forme de multiples langages. De sorte qu'il constitue la mémoire des civilisations et des nations qui consacrent à sa sauvegarde de grandes bibliothèques tandis que certains amateurs le font objet de collection. Aujourd'hui, cependant, sa primauté est remise en cause et on s'interroge sur son avenir. De sorte que le grand problème est pour les historiens du livre de comprendre comment il a structuré les esprits et les sociétés, et de s'interroger sur la place qu'il doit conserver face aux nouveaux médias.

Le rôle joué par le livre a toujours été particulièrement ressenti en Allemagne. On y a beaucoup discuté sur le rôle qu'il a joué lors de la Réforme du XVI^e siècle. Surtout, on considère à juste titre qu'il a assuré du XV^e au XIX^e siècle à travers un pays morcelé l'unité et la survie d'une langue et d'une culture communes, grâce à la centralisation de la distribution à Francfort et surtout à Leipzig, et à la publication de catalogues annuels des ouvrages mis en vente à travers les pays germaniques. Qu'on ne s'étonne donc pas si l'histoire du livre se développa précocement dans cette partie de l'Europe, et si elle fut naturellement centrée sur la glorification de l'oeuvre de Gutenberg, promu héros national dès le XVI^e siècle et célébré chaque année en des fêtes de caractère à la fois professionnel et folklorique – ce qui était l'occasion pour de savants professeurs de publier des dissertations érudites en l'honneur de l'art typographique. Ce mouvement

culmina entre 1870 et 1914, dans l'Empire allemand reconstruit par la Prusse et baptisé à juste titre par Frédéric Barbier « Empire du livre ».¹ Et cela en une période où l'Allemagne, en pleine ascension industrielle, possédait une impressionnante avance intellectuelle dans tous les domaines de la science. On ne s'étonnera donc pas que l'Association des libraires allemands ait publié, de 1886 à 1914, quatre gros volumes d'une très savante histoire de la librairie allemande.²

Ailleurs, les choses furent plus compliquées. En France, dans la monarchie centralisatrice des XVI^e et XVII^e siècles, l'orthographe et la langue écrite avaient été codifiées par des typographes tels que Robert Estienne, souvent proches du Pouvoir, et l'Académie française fut créée en 1636 avec la mission d'en réglementer les usages. La langue et les Lettres devinrent ainsi des instruments de gouvernement régis par l'Etat qui s'efforçait par ailleurs de contrôler cette production au moyen d'un appareil complexe et d'une censure, comme toujours en fin de compte impuissante. Cependant, la passion pour le livre y était grande, notamment à l'époque des Lumières. Les bibliophiles étaient nombreux et plus encore, les amateurs de lectures « philosophiques ». Les bibliothèques ecclésiastiques étaient bien garnies et les notables possédaient tous des collections.

Survint alors la Révolution française. Elle était très largement le fait d'hommes nourris de la littérature des Lumières. On comprend donc qu'après la saisie des biens du clergé et de ceux des émigrés et condamnés, le pouvoir révolutionnaire ait décidé de mettre les livres saisis à la disposition de la Nation. Je ne contera pas ici une fois de plus comment ces précieuses collections, confondues et démenagées à plusieurs reprises furent triées par des ignorants et en partie détruites ou revendues. Finalement subsista seule de ce gâchis la Bibliothèque royale promue tour à tour nationale, royale ou impériale au fil des régimes. Elle s'enrichit des dépouilles de nombreux établissements, tandis que les autres fonds, confiés en province aux municipalités s'endormaient d'un long sommeil, dans des bibliothèques qui ne recevaient pas les crédits nécessaires pour se mettre au goût du jour et n'étaient fréquentées que par un petit nombre de bibliophiles qui y consacrèrent des études ou des recensements parfois précieux.

Dernier résultat des saisies révolutionnaires, enfin, particulièrement important : tandis que les fonds des anciennes universités avaient été saisis, on attendit près d'un siècle avant de doter l'ensemble des universités mises en place par Napoléon de bibliothèques, si bien que nos établissements d'enseignement supérieur offrent aujourd'hui encore un singulier contraste avec les vieilles universités voisines comme celles d'Oxford et Cambridge ou de la Péninsule ibérique, où le livre ancien est omniprésent.

L'université française se trouvait ainsi mise par Napoléon à l'heure d'une rhétorique souvent creuse dont la première mission était de glorifier le pouvoir en place. Ainsi, personne ne réfléchit alors, là comme ailleurs au reste, sur le rôle joué par le livre en tant qu'instrument de diffusion des cultures, si ce ne fut quelques républicains groupés autour de du poète Lamartine.³

Il fallut pour que tout cela change, à la fois un bouleversement général de climat tant économique qu'intellectuel, et l'intervention de nouvelles générations d'intellectuels désireux d'expliquer le présent à la lumière du passé. Ce mouvement débuta dans les années 1860, avec la création par Victor Duruy, alors ministre de l'Education nationale, de l'Ecole pratique des Hautes études dont le but était de rattraper le retard pris par la France sur l'Allemagne tant dans les domaines des sciences exactes et naturelles que dans ceux de la philologie et de l'histoire, et d'introduire en France ce qui faisait la force de ses voisins, le travail en séminaires. Après la défaite de 1871, la France vaincue, se mit de plus

belle à l'école de la science allemande. Bientôt, les universités françaises connurent un net renouveau qui se traduit par la multiplication de publications de caractère scientifique et la promotion de revues spécialisées dirigées par les maîtres les plus écoutés qui y multipliaient les comptes-rendus comme Valérie Tesnière l'a rappelé dans un livre récent.⁴ Cependant l'heure était alors celle du positivisme, et on entendait, à l'image des Allemands, privilégier l'étude des faits tels qu'en eux-mêmes.

Tout cela cependant se déroulait dans une Europe en pleine expansion, mais qui connaissait dans tous les domaines un climat d'incertitude et d'interrogation, voire de crise. Tandis que l'essor de l'industrie engendrait des crises sociales, de nouvelles manières d'étudier le vivant et l'homme se développaient. Par ailleurs, les intellectuels et les artistes de ce temps étaient comme inconsciemment sensibles aux bouleversements scientifiques de l'époque comme l'attestent leurs œuvres. Il ne s'agissait plus, en particulier pour les physiciens, d'expliquer le monde en offrant de lui une représentation apparemment logique et accessible à l'imagination, mais seulement en en proposant une description basée sur le langage mathématique. Soit un mouvement qui aboutit à la découverte de la relativité par Einstein en 1905. Ainsi l'Europe ne réussissait pas dans les mouvements perpétuels dont elle était le théâtre à trouver un équilibre. Et, pour donner un seul exemple, les conséquences de tout cela étaient particulièrement sensibles dans la Vienne du début du XX^e siècle où triomphaient les inquiétantes peintures de Kokoschka tandis que Freud, le père de la psychanalyse, Wittgenstein, le rénovateur génial de la logique, et un peintre traditionaliste raté nommé Adolf Hitler pouvaient se croiser dans la rue.

Tout cela explique la révision qui commença alors à s'amorcer parmi les intellectuels, notamment en France. Nous en retiendrons ici deux dont l'un doit être tenu comme ayant initié une nouvelle manière de regarder le livre.

Né en 1858, Emile Durkheim, reçu en 1878 à l'École normale supérieure où il fut le condisciple de Jaurès, le père du parti socialiste français, était très sensible aux problèmes sociaux de son temps. Admirateur du philosophe Auguste Comte, il suivit en Allemagne les leçons de Wilhelm Wundt, l'un des créateurs de la psychologie expérimentale, et voulut faire de la sociologie la science humaine par excellence. Dans cette perspective, il sut s'imposer comme chef d'école incontesté par l'intermédiaire d'une revue *l'Année socio logique*. Cette école continua d'exercer après sa mort (1917) une influence considérable sous la direction de son neveu Marcel Mauss qui fut son actif successeur grâce à la collaboration de personnages remarquables comme Ignace Meyerson, l'auteur de *La fonction psychologique et les œuvres*, Maurice Halbwachs, le spécialiste de la mémoire collective, Henri Hubert, l'historien des Celtes, Louis Gernet, qui jeta un regard d'anthropologue sur les origines de la pensée grecque, Marcel Granet, l'historien de la Chine, ou François Simiand, l'historien des cycles économiques.⁵ Avec ces personnages s'ouvre une ère nouvelle caractérisée en France par une interrogation des sciences sociales sur l'homme tel qu'en lui-même, tandis que le pragmatisme américain s'intéressait au maniement des hommes à travers des études de psychologie sociale.

Cependant, Durkheim estimait que toutes les sciences humaines, à commencer par l'histoire, devaient se mettre au service de la sociologie, conçue comme la science de l'homme par excellence et calquée sur les sciences de la nature. Soit une attitude qu'un homme en apparence bien seul entendit dépasser. Henri Berr avait été reçu à l'École normale supérieure en 1881, deux ans donc après Durkheim auquel il était apparenté. Il soutint en 1898 une thèse sur *L'Avenir de la philosophie. Esquisse d'une synthèse des*

connaissances fondée sur l'histoire. Le titre de ce travail résumait la cause qu'il allait défendre toute sa vie. Et, resté sa vie durant professeur de rhétorique au lycée Henri-IV, à Paris, il chercha toujours à trouver le juste milieu que les historiens allemands n'avaient pas su trouver, entre la philosophie et le culte des faits – et cela afin de reconstituer l'unité morale de son pays comme des autres peuples à travers une coopération scientifique organisée en vue de déboucher sur des synthèses bien comprises.⁶

Je ne l'ai jamais rencontré personnellement, car il est mort au moment où Lucien Febvre allait me présenter à lui, mais j'en ai beaucoup entendu parler ceux qui l'ont connu ont eu l'impression de rencontrer une sorte de Socrate. Multipliant les contacts, recevant volontiers des visiteurs, il s'avéra en fin de compte un éditeur avisé, un chef d'entreprise entendu et, par-dessus tout, un animateur et un éveilleur d'esprits hors de pair.

En témoignent ses créations : d'abord, dès 1900 une revue, baptisée *Revue de synthèse* bientôt devenue *Revue de Synthèse historique* qui fit souvent bondir les historiens en place, par sa prétention à l'universalité. Ensuite vint, conçue en 1914, l'élaboration d'une collection destinée à devenir célèbre, *l'Evolution de l'humanité* dont l'objectif était de donner en cent volumes l'histoire des grands événements de l'histoire humaine. L'immensité de la tâche qui se prolongea durant 50 ans, exigeait de faire appel à des historiens de tous bords mais qu'il fallait savoir choisir. Ainsi virent le jour *Le langage* de Joseph Vendryès (1923) *La Cité antique* de Gustave Glotz (1928), *Les Celtes* de Henri Hubert (1932) en attendant *La société féodale* de Marc Bloch (1939) et *Rabelais et le problème de l'Incroyance* de Lucien Febvre (1942).

Berr aurait-il pu maintenir longtemps le niveau de ces entreprises sans la collaboration de Lucien Febvre ? Né à Nancy en 1878, admis à l'Ecole normale supérieure en 1898, il avait pris contact avec Berr dès 1905, enthousiasmé qu'il était par le ton de la nouvelle revue. Il était en plein accord avec lui pour ajouter à la sociologie de Durkheim la géographie de Vidal de La Blache dans l'explication des faits historiques. Et la correspondance de Febvre avec Berr montre qu'il joua un rôle important dans l'élaboration du plan même de *l'Evolution de l'humanité*, dans ses révisions successives, et surtout dans le choix des auteurs.

Ce fut, semble-t-il, Henri Berr qui prit la décision d'inscrire *L'Apparition du livre* dans les cent titres de sa collection. Ce fut Febvre, cependant, qui proposa pour écrire cet ouvrage, le nom de son camarade et ami Augustin Renaudet.

Reste à savoir si l'heure était venue où un sujet comme celui de l'apparition de l'imprimerie avec toutes les conséquences psychologiques qu'elle entraînait, pouvait être traité. Ce que j'ai pu lire de la correspondance de Berr avec Lucien Febvre et Augustin Renaudet montre que Berr avait demandé à Renaudet de ne pas composer une histoire érudite et technique des débuts de l'imprimerie – mais d'en indiquer les conséquences intellectuelles et morales, et de souligner le retentissement psychique de cette découverte capitale ; ce qui impliquait la comparaison de *l'avant* et de *l'après*. Ce à quoi Renaudet donna son plein accord.⁷

Il avait, semble-t-il, promis à Febvre de se mettre au travail en 1926. Est-ce la difficulté du sujet qui le fit reculer ? Il semble en fait qu'il ait réservé la priorité à la publication de trois manuels parus entre 1929 et 1931 dans la collection *Peuples et civilisations* dirigée par Louis Halphen, lui aussi apparenté à Durkheim. D'où cette remarque désabusée qu'on trouve d'une lettre de Febvre à Pirenne du 7 janvier 1930 : « Je ne sais pas pourquoi il s'en était dégoûté [de *L'Apparition du livre*] et paraissait médiocrement soucieux de l'écrire ». Ce

à quoi Febvre ajoute : « Comme ce magnifique sujet m'a toujours attiré, je lui ai demandé de me le céder ».⁸

On sait cependant que le livre prévu resta encore quelque 25 ans à l'état de projet. On peut certes attribuer ce retard à la surcharge de travail de Lucien Febvre qui n'eut jamais le temps de s'y consacrer, et à la difficulté de trouver un spécialiste en ce domaine. Mais pour ma part, j'ai été frappé par le fait qu'il n'était pas question dans la correspondance que j'ai consultée de l'aspect économique du problème. S'il en allait ainsi, c'est bien que l'histoire économique était alors à peu près inexistante. Il aurait donc été psychologiquement difficile à Renaudet de prendre en considération ce qui fit du livre imprimé une marchandise avec toutes les conséquences que cela comportait. Par ailleurs, seul un émigré russe nommé Nicolas Roubakine avait consacré en 1922 une étude à la psychologie bibliologique qui étudiait les rapports de l'auteur avec le lecteur par l'intermédiaire du texte, et demandé qu'on étudie le livre « comme une sorte d'engin, d'appareil, d'instrument psychologique destiné à provoquer dans l'être psychique du lecteur des expériences et déterminations complexes », ceci en recourant aux méthodes des sciences naturelles.⁹ Cependant, la primauté du livre n'apparaissait pas encore menacée et l'étude des communications était encore dans les limbes. Soit autant de problèmes dont certains étaient plus aisément solubles lorsque j'ai écrit *l'Apparition du livre*, tandis que d'autres, repoussés par Lucien Febvre en un second volume, ne sont pas encore entièrement résolus.

Tout cela montre bien que la recherche historique ne peut progresser, comme Henri Berr et Lucien Febvre l'avaient bien vu, qu'au rythme de l'ensemble de la recherche scientifique. Ce qui explique les nouvelles entreprises dans lesquelles l'un et l'autre s'engagèrent, ensemble ou séparément, à partir de 1920. L'une d'elles est évidemment le lancement de la revue des *Annales* par Lucien Febvre et Marc Bloch. Je suppose cette histoire assez connue pour ne pas y revenir ici. Mais il en est deux autres sur lesquelles je voudrais insister parce qu'elles me semblent caractéristiques d'une époque et de formes d'idéologie sur lesquelles il me semble opportun de réfléchir aujourd'hui.

La première est la création par Henri Berr en 1925, d'un Centre international de synthèse installé deux ans plus tard dans ce qui restait du noble Hôtel de Nevers, à côté de la Bibliothèque nationale. Berr avait disposé pour cette création de puissants soutiens politiques, ceux de Paul Doumer, très lié à la franc-maçonnerie, ministre des finances (1925-1926) et vice Président du Sénat (1927-1931) avant de devenir Président de la République, ainsi que d'Emile Jeanneney et d'Edouard Herriot qui présideront le Sénat et la Chambre des députés. A côté d'eux, cependant, le Conseil d'Administration comportait Einstein, lord Ernst Rutherford, prix Nobel de chimie pour ses travaux sur la structure de l'atome, et l'anthropologue britannique James Georges Frazer. Il était partagé en différentes sections réunissant plusieurs dizaines de membres, français et étrangers, dont celles de synthèse historique dirigée par Berr et Febvre et des sciences de la nature sous la direction du grand physicien français Paul Langevin, très lié à Pierre et de Marie Curie, qui avait failli être le premier, selon une déclaration d'Einstein, à énoncer la théorie de la relativité restreinte. On voit bien là l'intention de rapprocher scientifiques et littéraires, hommes politiques et universitaires dans une réflexion commune. Ce travail de fond était rythmé par des semaines de synthèse traitant des sujets les plus divers¹⁰ et dont le résultat le plus marquant fut de favoriser le développement en France de travaux d'histoire des sciences, qui aboutirent à la rédaction d'une Histoire générale des sciences

sous la direction de René Taton, sans cependant faire admettre ce type de recherche de plein droit dans l'université française toujours conservatrice.

Bientôt cependant, et dans le même esprit, Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, prenait la décision de lancer une *Encyclopédie française* selon l'idéologie qui avait été celle de la Grande Encyclopédie de d'Alembert et Diderot.

J'ai expliqué ailleurs comment Lucien Febvre fut nommé en même temps qu'il était élu Professeur au Collège de France, secrétaire général, soit en fait directeur de l'*Encyclopédie française* qu'il organisa en volumes thématiques et qui réunit quelque 700 auteurs. Malheureusement, celle-ci fut interrompue en 1940 et les derniers volumes furent achevés après la guerre sous la direction du philosophe Gaston Berger qui fit largement appel au Prince de Broglie, prix Nobel de Physique.¹¹

On se doute de ce que pouvait représenter pour Febvre la direction d'une telle œuvre qui le mettait en contact avec les meilleurs esprits du temps et je puis témoigner, par les conversations que j'ai eues avec lui, qu'il fut ainsi incité à élargir ses vues au-delà de la simple histoire, d'autant plus qu'il travaillait en étroite union avec son camarade Henri Wallon, devenu médecin et spécialiste de la psychologie de l'enfance. Soit des relations dont il tira à mon sens les meilleures pages de son *Rabelais et le problème de l'incroyance*, il posait à travers une étude de vocabulaire, le problème de l'outillage mental de l'homme et de son évolution selon les époques. Ce qui montre clairement qu'un historien novateur doit se tenir au courant de la recherche en dehors de sa propre discipline, surtout lorsqu'il s'occupe de problèmes telles que ceux des communications.

Par ailleurs, Julien Cain, éminence grise de la République qui avait préparé le Front populaire en réconciliant Edouard Herriot et Léon Blum avant d'être nommé à la tête de la Bibliothèque nationale, réclama et obtint qu'un des volumes de l'Encyclopédie fut consacré au livre et à l'édition de l'époque – soit un travail qui fut particulièrement stimulant pour moi lorsque je préparais de *l'Apparition du livre*.

Telles sont les conditions dans lesquelles je me trouvai amené à travailler sous la direction de Lucien Febvre à *l'Apparition du livre* qui, commencée en 1953 à partir d'un plan qu'il m'avait remis, fut publiée un an après sa mort, en 1959.¹² Je n'ai point à parler de cette publication si ce n'est pour rappeler qu'elle avait été relue et approuvée par Febvre avant sa mort à l'exception du dernier chapitre. Cependant, je dois ajouter qu'il s'agit d'une entreprise inachevée. J'ai souvent expliqué à ce propos que Febvre avait prévu deux volumes, le premier intitulé *Le livre cette marchandise* et second *Le livre, ce ferment*. Mais, lorsqu'il avait rédigé le plan qu'il me remit, il s'était arrêté au milieu de la seconde partie, quand il était arrivé à Descartes, parce que, m'expliqua-t-il « il ne voyait plus » – ce qui m'amena à me borner à joindre simplement aux chapitres consacrés au livre cette marchandise, un dernier chapitre intitulé « Le livre ce ferment » consacré seulement au rôle joué par le livre au XV^e et au XVI^e siècle.

Lucien Febvre ne m'a jamais expliqué ce qui l'avait arrêté lorsqu'il traitait du « livre ce ferment ». Cependant, il me l'a fait pressentir en me disant lors d'une de nos dernières entrevues que j'avais encore beaucoup de progrès à faire et qu'il fallait pour cela que je commence par lire Condillac. Voilà donc avec quel viatique j'ai essayé d'aller plus avant. Ce faisant, j'ai été très influencé par l'exercice de mon métier. Chargé de construire une grande bibliothèque à Lyon et d'organiser dans cette ville un réseau de lecture publique, j'ai dû m'occuper de lecture vraiment populaire et faire face à une demande croissante de lecture, je tiens à souligner ce point à l'intention de ceux qui annoncent la mort du livre ; j'ai donc dirigé des enquêtes de caractère psychosociologique sur la lecture et je me suis

vu un temps chargé de responsabilités concernant l'informatisation des bibliothèques françaises. En même temps j'ai été chargé d'enseigner l'histoire du livre à l'Ecole nationale des bibliothèques et à l'Ecole des chartes, ce qui m'a amené à m'initier aux théories de l'information. Comme tous mes contemporains enfin, j'ai été frappé par l'impact croissant de la télévision et de la publicité – fruit amer à mes yeux de la psychosociologie à l'américaine.¹³ Au cours de ce long parcours, je réalisai qu'on ne peut comprendre une époque que si on prend en compte l'ensemble des connaissances alors acquises, comme Berr et Febvre avaient rêvé de le faire. Autrement dit, il faudrait se représenter, en quelque sorte, la structuration des esprits – et tout particulièrement ce que Popper appelle le monde 3, celui des idées et des connaissances qui ont en quelque sorte conquis leur autonomie dans les pensées de chacun, tandis que le Monde 1 est celui des choses et des états matériels et le Monde 2 celui des perceptions, de la pensée, des émotions ou des intentions.¹⁴ Ainsi, donc, à mesure que j'étais le témoin et participai quelque peu à la révolution des communications, j'avais de plus en plus le sentiment qu'il serait essentiel de dégager ce qui pouvait faire la spécificité du livre qui lui permettait de façonner les sociétés où il était le médium dominant.

Je laisse à Jean-Dominique Mellot le soin de rappeler l'évolution de l'histoire du livre en France et d'indiquer les perspectives qui lui sont ouvertes aujourd'hui. Je rappellerai simplement que je n'étais pas le seul désormais à travailler. J'ai bénéficié de l'appui et de l'amitié de nombreux spécialistes anglais de la bibliographie matérielle, dont l'un, Don McKenzie, a donné des études exceptionnelles sur la psychologie de la lecture. J'ai eu la chance d'avoir de nombreux élèves, de travailler en étroite liaison avec Roger Chartier qui s'est consacré avant tout à la psychologie de la lecture, et avec Daniel Roche, qui vient d'écrire un beau livre sur l'histoire du vêtement aux XVII^e et XVIII^e siècles, baptisé *La culture des apparences*. Et je me réjouis vivement de voir des pays de vieille tradition comme le Portugal et l'Espagne développer aujourd'hui les études sur le livre en tant qu'objet patrimonial et instrument de communication.

Il est enfin deux points sur lesquels je voudrais insister. Le premier concerne mes travaux, mais aussi ceux de mon ami Paul Saenger, sur les manières de lire. J'avais été très frappé par le fait que les Anciens, les Grecs et surtout les Latins, avait l'habitude de lire leurs livres à haute voix. En outre, j'avais constaté que les manuscrits du Haut Moyen Age que je conservais à Lyon étaient écrits, comme les papyrus anciens, en écriture continue, autrement dit sans séparation entre les mots et sans alinéas. Je rencontrai alors Paul Saenger à Chicago et celui-ci m'expliqua que l'examen attentif des manuscrits écrits entre le VIII^e et le XII^e siècle lui avait montré qu'on avait commencé par découper les syllabes pour les bien prononcer à l'époque carolingienne, mais qu'on avait commencé à isoler les mots aux X^e-XI^e siècles, ce qui ouvrait la porte à la lecture muette. Dès lors, tout apparaissait clairement et l'organisation des pages ainsi que les indexations m'ont semblé refléter l'évolution de la pensée à la fin Moyen Age comme je l'ai signalé dans *Histoire et pouvoirs de l'écrit*.¹⁵ Restait à poursuivre l'enquête. Profitant de ma retraite, je me suis constitué une base de données de 11.000 vues de pages de livres antérieurs à la fin du XVII^e siècle, et j'ai essayé de montrer comment la logique d'une époque correspondant à la naissance du livre moderne, entre le XIV^e et le XVII^e siècle, se manifestait dans la mise en page des textes. Et il m'est apparu avec évidence que la révolution cartésienne était étroitement liée à l'adoption systématique d'une division par paragraphes dont j'ai retracé l'histoire. Soit un changement des présentations des textes en relations étroites avec de nouvelles manières de penser, d'écrire et de lire. Il n'est que de songer au passage

du roman historique en plusieurs tomes à pages pleines entrecoupées de conversations, à la nouvelle psychologique de la fin du XVII^e siècle. Soit une évolution qui fit passer les Français d'une littérature classique largement constituée pour dite à haute voix – qu'il s'agisse des sermons ou des oraisons funèbres de Bossuet ou des pièces de théâtre de Corneille, Molière et Racine – la littérature des Lumières conçue pour être lue à voix basse et ressentie d'une tout autre manière.

Le livre que j'ai consacré à ce sujet est très illustré et se présente comme un livre de luxe.¹⁶ Il n'est donc pas très répandu et il faudra sans doute attendre, mais j'en ai l'habitude, pour que ces thèses soient adoptées dans le monde universitaire français. A partir de là cependant, il m'est apparu que le rôle des signes d'écriture, des schémas et des tableaux dans l'évolution de la recherche scientifique méritait réflexion, tout autant que les mots et les systèmes de classification. J'ai donc rédigé, à mon intention, pour éclaircir mes idées en ce domaine, un volume d'histoire des sciences dont j'ai fait contrôler les assertions par un spécialiste afin de m'en servir dans une publication ultérieure. Et, à partir de là, j'ai commencé à rédiger un ouvrage intitulé *Pour une histoire de la civilisation européenne*, axé sur les systèmes de communication qui ont conféré à notre petit continent sa cohérence, ouvrage dont la nécessité me semble aujourd'hui particulièrement évidente dans le contexte mondial que nous connaissons tous ici. Si Dieu me prête très longue vie, cette publication comprendra trois volumes. Le premier qui est en achèvement porte comme sous-titre Les fondements et je me bornerai à indiquer qu'il part de chapitres consacrés à l'avènement d'Homo sapiens et à l'homme face à son langage, pour traiter ensuite de la constitution de l'espace européen, de son peuplement, pour en arriver à une présentation des sociétés orales, de leurs cultures, de leurs valeurs et de leurs religions, en insistant sur les sociétés de langue indo-européennes et aboutir aux origines si complexes de l'écriture alphabétique et comprendre les conséquences psychologique de l'adoption de ce système. Après quoi suivra un volume déjà bien avancé sur le règne de l'écriture basé sur l'étude des instruments de communication et des systèmes de pensée dominants durant le Moyen-Age et les Temps modernes. Puis viendrait, si Dieu me prête toujours vie, un dernier volume sur l'Europe de la mondialisation au temps de la révolution médiatique, - ouvrage pour lequel j'espère trouver un collaborateur. J'aurai alors atteint sans nul doute le niveau de Peter – celui où chacune parvient à son point d'incompétence – niveau où je me trouvais peut-être déjà en méditant ce projet.

Ainsi, l'histoire du livre, intégrée à une histoire plus générale des communications, permettrait, me semble-t-il, de mieux comprendre ce que les peuples européens peuvent avoir de commun et de rappeler la nécessité d'y maintenir une pensée humaniste informée des différents aspects de la recherche actuelle, et porteuse de ce que nous sommes, face à tous les utilitarismes.

NOTES

1. Frédéric Barbier, *L'Empire du livre*, Paris, Editions du Cerf, 1995.

2. J. Goldfriedrich et F. Kapp, *Geschichte des deutschen Buchhandels*, Leipzig, Verlag des Börsevereins der deutschen Buchhandels, 1886-1903, 4 volumes.
3. Henri-Jean Martin, « Le sacre de Gutenberg », *Revue de synthèse*, IV^e série, janvier-juin 1992, p. 15-27.
4. Valérie Tesnière, *Le Quadrigé, Un siècle d'édition universitaire, 1860-1968*, Paris, Presses universitaires de France, 2001.
5. J'ai encore travaillé sous la direction de Jean Meuvret dans les cours de François Simiand et je saisis cette occasion pour regretter que la statistique bibliographique soit autant négligé de nos jours, sans doute parce que les historiens du livre reculent devant l'effort que tout travail de ce type implique. En fait, il ne sera par exemple pas possible d'écrire une histoire du livre européen sans recourir à de telles méthodes et le recours à l'informatique devrait y aider considérablement. Resterait cependant à procéder à une étude critique préalable faite par des spécialistes de technique du livre, qui manque de nos jours, pour savoir ce qu'on entend compter et dans quels buts. Soit un travail collectif qui devrait être encouragé par des institutions internationales.
6. Voir sur Henri Berr, *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, sous la direction de Agnès Biard, Dominique Bourel, Eric Briand, Paris, Albin Michel, 1997.
7. Jacqueline Pluet-Despatin, « Henri Berr éditeur », *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, ouvr. cit., p. 248 ; Lucien Febvre, *Lettres à Henri Berr*, présentées et annotées par Jacqueline Pluet et Guies Candar, Paris, Fayard, 1997, p. 203-206.
8. Jacqueline Pluet-Despatin, « Henri Berr éditeur », *Henri Berr et la culture du XX^e siècle*, ouvr. cit., p. 261.
9. Nikolas Roubakine, *Introduction à la psychologie bibliologique*, Paris, J. Povolosky, 1922, p.; cf. Robert Escarpit, dir., *Le littéraire et le social*, Paris, Flammarion, 1970, p. 284-296.
10. A côté de colloques sur la Relativité (1930), la théorie des Quanta (1931) ou l'invention (1937), je me permettrai de mentionner ici la XXII^e semaine de synthèse sur *l'écriture et la psychologie des peuples*, tenu en 1960 à la suite de la publication de *l'Apparition du livre*, Paris, Armand Colin, 1963. Les actes de ce colloques comptent parmi les trois ouvrages qui ont inspiré à Jacques Derrida la rédaction de sa fameuse *Grammatologie* (Paris, Editions de minuit, 1967, p.7) sur laquelle je partage les réserves de Sylvain Auroux (*La révolution technologique de la grammatisation*, Paris, Mardaga, 1994, p.156-158). Ce colloque fut à l'origine d'une série d'autres réunions dirigées par Anne-Marie Christin qui ont abouti à la publication sous la direction de celle-ci d'une importante Histoire de l'écriture. *De l'idéogramme au multimédia*, Paris, Flammarion, 2001.
11. « Esprit de synthèse et encyclopédie. Henri Berr, Anatole de Monzie, Julien Cain, Lucien Febvre ». *Tous les savoirs du monde. Encyclopédies et bibliothèques de Sumer au XXI^e siècle*, dir. Roland Schaer, Paris, B.N.F.-Flammarion, 1996, p.442-449 ; Valérie Tesnière, Eric Brian et Bertrand Müller préparent une étude d'ensemble sur l'Encyclopédie française.
12. Voir à ce sujet la Postface de Frédéric Barbier à : Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, *L'apparition du livre*, 3^e éd., Paris, Albin Michel, 1999, p. 539-579.
13. Voir sur ces sujets Henri-Jean Martin, *Les Métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004.
14. Karl Popper, *La connaissance objective*, trad. fr. Jean-Jacques Rosat, Paris, Flammarion, 1991 (1^e édition anglaise 1972), notamment p. 138-139, 181-210, 231-236 ; cf. Renée Bouveresse, *Karl Popper ou le rationalisme critique*, Paris, Vrin, 1998, p. 110-115.
15. Voir sur ce thème: Henri-Jean Martin, "Pour une histoire de la lecture", *Le Débat*, 22, novembre 1982, p. 160-177 ; Paul Saenger, *Space between words, the origins of silent reading*, Stanford, Stanford University Press, 1997; Henri-Jean Martin, *Histoire et pouvoirs de l'écrit*, 2^e éd., Paris, Albin Michel, 1996 (1^e éd., Paris, Perrin, 1988).

16. Henri-Jean Martin, *La Naissance du livre moderne. Mise en page et mise en texte du livre français (XIV^e-XVII^e siècles)*, avec la collaboration de Jean-Marc Chatelain, Isabelle Diu, Aude Le Dividich et Laurent Pinon, Paris, Electre, 2000.

ABSTRACTS

A história do livro é uma invenção alemã nascida das celebrações de Gutenberg, festejadas anualmente naquele país. No último terço do século XIX, em França, Durkheim desenvolveu uma escola sociológica influente que pretendeu anexar a história. Contra o que se opôs um dos seus companheiros da Escola superior normal, Henri Berr. Desde logo acompanhado pelo jovem Lucien Febvre, criou a *Revue de synthèse* que abriu caminho aos *Annales* e fundou a colecção da *Evolution de L'Humanité*, cujos cem volumes deveriam estudar os grandes momentos da história humana. De entre os volumes previstos, figurava um dedicado à *Apparition du Livre* que demorou a surgir. Paralelamente Berr e Febvre organizaram um trabalho interdisciplinar fecundo, o primeiro com o *Centre de Synthèse*, o segundo com a publicação de uma *Encyclopédie française*, o que renovou a escola histórica francesa. A *Apparition du Livre*, publicada em 1959, inscreve-se neste contexto, mas ficou de certa forma incompleta na medida em que se deveria ter inscrito, mais claramente, no quadro de uma história geral das comunicações que se começa hoje a desenvolver.

L'histoire du livre est une invention allemande, née des célébrations de Gutenberg feté annuellement dans ce pays. En France, dans le dernier tiers du XIXe siècle, Durkheim développa une école sociologique influente qui prétendit annexer l'histoire, ce contre quoi un de ses camarades de l'Ecole normale supérieure, Henri Berr, s'éleva. Très tôt secondé par le jeune Lucien Febvre, il créa la *Revue de synthèse* qui prépara la route aux *Annales* et fonda la collection de *L'humanité* dont les cent volumes devaient étudier les grands moments de l'histoire humaine. Parmi les volumes prévus figurait une *Apparition du livre* qui tarda à voir le jour. Parallèlement Berr et Febvre organisèrent le premier avec un *Centre de synthèse*, le second avec la publication d'une *Encyclopédie française*, un travail interdisciplinaire fécond qui favorisa le renouvellement et l'essor de l'école historique française. *L'Apparition du livre*, publiée en 1959, s'inscrit dans ce contexte mais elle resta en quelque sorte incomplète dans la mesure où elle aurait dû s'inscrire plus nettement dans le cadre d'une histoire générale des communications qui commence seulement à se développer aujourd'hui.

INDEX

Mots-clés: histoire du livre, Henri Berr, Lucien Febvre, histoire des communications

Palavras-chave: história do livro, Henri Berr, Lucien Febvre, história das comunicações

AUTHOR

HENRI-JEAN MARTIN

EPHE, Paris.

Foi professor na Escola de Chartes e na École Pratique des Hautes Études. Autor de, entre outras obras, *L'apparition du livre* (com Lucien Febvre) (1958), *Livres, pouvoirs et société à Paris au XVIIe siècle (1598-1701)*, 2 vols., (1969); *Histoire de l'édition française*, (dir. com Roger Chartier) 4 vols., (1983-1986); *Le livre français sous l'Ancien Régime* (1987), *Histoire et pouvoirs de l'écrit* (1988), *Mise en page et mise en texte du livre français. La naissance du livre moderne (XIVe-XVIIe siècles)* (2000), *Les métamorphoses du livre* (entrevistas) (2004).